L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 5 MAI 1883. 56me née

Dufour, Bonnet & Cie, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 5 MAI 1883

Ventes qui ont lieu aujourd'hui, à m^me et, à la Bourse d'Essau dans la Rotonde de l'Hôtel St-Charles, rue St-Charles

PAR JAS. F. GUINAULT—La maison en briques formant encoignure aux rues St-Philippe et Trémé; deux magnifiques écuries à Carrollton, près de l'Avenue de Carrollton, toutes une propriété d'Augusta Gaillard; résidence à deux corps de logis, rue Johnson, Nos 223 et 285, près de la rue de l'Esplanade, avec corridors de chaque côté de 8 pieds de large.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Propriétés de valeur améliorées et non améliorées; jolie petite maison No 166 rue Union, entre Girod et St-Jean-Baptiste; le plus bel lot de terre et le plus élevé dans le Deuxième District, près de la rue Hippolyte, dans un bon état de culture, avec résidence, écurie, etc., et près des belles résidences de MM. Begnon, Dufourcier et autres; belle propriété rue Esparta, centralement située No 219 rue Esparta, entre Dumaine et St Philippe.

PAR GIRARDEY & MACON—Vente importante de propriétés de prix et augmentant continuellement de valeur, situées de chaque côté de la rue du Canal et dans les rues Dorgenois, Palmyre, Gasquet, Broad, White, Bendix, Gayoso, Dupré, Salomon, Napoléon, Alexandre, St-John et St-James ainsi que sur les lignes des chemins de fer et de ceux urbains de la rue du Canal, et actuellement la résidence-palais de M. W. A. Bell, également l'église du Sacré-Cœur bâtie récemment; résidence de choix; propriété sur l'Avenue St-Charles, entre Delachaise et l'Avenue de la Louisiane; deux habitations sucrières situées dans la paroisse Iberville, Louisiane; emplacement de choix pour bâtir, dans la partie inférieure du District; un quart d'îlot sectier, à l'angle sud-ouest des Avenues St-Charles et Louisiane; une jolie maison-cottage, rue Dumaine 363, entre Johnson et Galvez; deux jolies maisons-cottage, rue Esplanade et Chemin du Bayou, coin de la rue Rocheblave, en face des résidences de MM. Soulé, Benachi, Lanaux et Fortin.

PAR W. I. HODGSON—Terrain au dans le Quatrième District, entre Locust et Magnolia.

PAR HORY & O'CONNOR—Tout un carré d'îlot de magasins et de préhélences sur la rue Upper Magazine, le coin de Bossel, rues Magazine et Huitième.

Grandes Occasions, ce jour, à midi, à la Bourse d'essai St Charles: 1 quarte de propriétés immédiates aux abattoirs de la ville et dans la banlieue; aussi de plantations, annoncées pour le compte de successions et de personnes par MM. Girardey et Macon, ancenteurs.

La liste de ces propriétés comprend celles de Mme Ella Bansey, de Mme Mathilde Morales, épouse de W. A. Bell, des successions de Hannah J. Conrad, Charles H. Churchill, de William H. Wilson et d'autres. Du nombre de ces propriétés il se trouve des maisons de résidence, des magasins, des plus désirables, situés Avenue St Charles, rues Carondelet, Esplanade, Nouvelle-Levée, Lafayette, Front, Chemin du Bayou, Rocheblave, Philippe, Troisième, Camp, Louisiana Avenue, Canal, Broad, Dorgenois, Claiborne, Tchoupitoulas, St Jean, St James, General Taylor, entre Magazine et Camp.

L'attention des capitalistes est surtout appelée. Il n'est pas d'offre de placement d'argent faite cette année qui ait présenté plus de garantie. L'exposition de coton fournira à beaucoup de personnes qui placent leur argent dans des immeubles l'occasion de devenir riches.

Voir les annonces descriptives de Girardey & Macon pour les conditions et plus de renseignements.

Nécessité de l'immigration au Sud et de l'institution d'un Castle Garden à la Nlle-Orléans.

Heureuse ville de New-York! Heureux Castle Garden! Quel mouvement d'immigration il s'y opère, tous les ans, et presque tous les jours de chaque année! Ouvres les journaux de la métropole, vous y lirez dans tous des passages comme celui-ci, que nous tirons, au hasard, de l'un d'eux:

"Voici l'immigration qui prend, encore une fois, plus que jamais peut-être, de vastes proportions. Des milliers d'artisans, de travailleurs de villes ou des champs, débarquent, chaque semaine, dans cette port; ils sillonnent en foule, curieux, affairés, nos rues principales, Broadway en particulier. Il n'arrive pas plus d'étrangers dans une capitale où vient de s'ouvrir une grande Exposition universelle.

Depuis le commencement de janvier, plus de 100,000 émigrants ont traversé Castle Garden, et le flot des nouveaux débarqués grossit sans cesse; et ce qu'il y a de plus heureux à constater, c'est que ce ne sont pas seulement des bras qui nous affluent, mais aussi des capitaux, car presque tous sont porteurs d'une assez rondelette somme d'argent".

Dans ces derniers temps, l'année actuelle surtout, on remarque une grande différence dans les allures et la situation financière des émigrants. Auparavant, leurs traites sur les banques ne s'élevaient qu'à de toutes petites sommes, juste assez pour se rendre par chemin de fer à leur destination et pour s'y procurer, en arrivant, les nécessités les plus indispensables de la vie; aujourd'hui il en est tout autrement: A très peu d'exceptions près, ils ont le gousset bien garni.

On ne s'imagine pas, disent les banquiers qui font affaire avec eux, les énormes sommes d'argent qui, de la sorte, rentrent constamment dans le pays. On voit de nombreuses familles qui arrivent à New-York, dans l'intention bien arrêtée de s'établir, d'une façon permanente aux Etats-Unis, porter avec elles des lettres de crédit, variant de $100 à $600, par fois même, s'élevant à plusieurs milliers de dollars. Il y a une quinaine de jours, un banquier de Wall Street réglait une traite de $16,000 à un Allemand qui avait vendu ses propriétés dans son pays, pour venir se livrer à une exploitation agricole dans l'Ouest.

Le mouvement a pris une telle importance, qu'il s'est formé, en Europe et en Amérique, des compagnies pour acheter de vastes terrains dans l'Ouest et les revendre ensuite aux colons étrangers, à un prix relativement bas. Il s'est fait ainsi, très rapidement, de nombreuses ventes par des compagnies telles que celles du Texas Pacific, de l'Union Pacific, de St-Paul, Minneapolis et Manitoba, pendant les quelques mois qui viennent de s'écouler.

Du remarque, en même temps, un accroissement énorme dans le nombre des passagers qui se rendent dans l'Ouest, le Nord-ouest et le Sud-ouest.

Que l'on songe maintenant à l'énorme développement qui doit résulter de ce mouvement pour nos ressources agricoles; chaque acre nouveau, mis en culture, n'ajoute-t-il pas à la richesse du pays? Et si l'on ajoute à tout cela les progrès non moins rapides de toutes nos industries manufacturières, de notre commerce de graine, de la production de nos matières premières, ne reste-t-on pas presque stupéfait devant l'éblouissante perspective qui s'ouvre pour les Etats-Unis?

Déjà, en 1880, rien que par leurs ventes de graines n'ont-ils pas tiré de l'Europe plus de $200,000,000 en or?

L'état prospère de leurs finances ne leur n'est-il pas permis, depuis plusieurs années déjà, de reprendre leurs paiements en espèces? Leur crédit n'est-il pas tellement bien établi que leurs traites pour cent sont aussi courues sur le marché que les consolidés anglais? Que si, à côté de cette prospérité financière, prend cet accroissement prodigieux dans leurs populations agricoles, il est certainement à avoir, que'quoi année encore, de magnifiques récoltes, n'attireront-ils pas à eux, forcément, une bonne partie des richesses monétaires du Vieux Monde?

Ce spectacle qui se déroule, sous nos yeux, a véritablement quelque chose de prestigieux; c'est à croire que l'on est sous l'influence d'un mirage. Et, cependant, aucune exagération là-dedans rien que de réel. Et tout cela est dû à l'émigration, car c'est bien elle qui est la cause première des progrès de l'industrie, des progrès de l'agriculture, et de la prodigieuse prospérité qui en résulte. Dire, pourtant, que nous, Louisianais, nous, néOrléanais, nous avisions de sang froid à toutes ces merveilles, sans y prendre part, sans en bénéficier, sans même songer à en tirer parti; dire que des centaines de mille, des millions d'étrangers vont peupler l'Ouest, le Far West, le Sud-Ouest, et en doubler la richesse, tandis que notre population, à nous, reste constamment stationnaire, et que nous ne tentons rien, ou à peu près rien, pour l'augmenter! Dire que nous piétinons complaisamment sur place, quand tout le monde marche, à grands pas, autour de nous! C'est vraiment à n'y pas croire; c'est à s'imaginer que nous sommes, ici, sous l'influence d'un mauvais rêve, comme, tout à l'heure, nous semblions être sous l'effet d'un mirage.

N'est-il pas temps d'secouer notre torpeur? Si, faute d'initiative, il ne nous est guère possible aujourd'hui de tenir la tête de colonne, ne pouvons-nous marcher en serre-files et emboîter le pas aux autres? Plusieurs fois déjà, il a été question, dans les journaux de la ville et de la campagne, de l'établissement, à la Nouvelle-Orléans, d'un Castle Garden semblable à celui de New York. L'idée est heureuse et l'institution serait éminemment utile; elle créerait un second courant à l'immigration qui n'en a suivi qu'un seul jusqu'aujourd'hui; elle détournerait de notre côté, une partie des populations européennes qui ne connaissant que le chemin de New York. L'Ouest et le Texas en profiteraient, sans doute, mais nous serait-ils bien notre part. Le temps des préjugés est passé, il n'en subsiste plus guère contre nous; pourquoi ne s'établirait-on pas en Louisiane aussi volontiers qu'au Texas? Le terroir y est-il moins fertile, les ressources moins variées, les habitants moins polis? N'y peut-on gagner sa vie et faire fortune tout aussi bien qu'ailleurs?

Pourquoi donc n'y vient-on pas? La raison en est bien simple: la route n'est pas tracée, et l'humanité aime les chemins battus; l'histoire des moutons de Panurge est d'une éternelle vérité. Si nous voulons que l'émigration vienne à nous, nous devons lui tracer sa voie; il suffit d'un premier convoi, pour qu'un second suive, puis un troisième, puis un quatrième. Une fois la pente prise, il faut des fautes énormes pour arrêter le courant.

Ce que nous disons plus haut, d'ailleurs, ne prouve-t-il pas que le caractère des émigrations a complètement changé, qu'elles arrivent presque toutes, maintenant, porteuses de sommes respectables; qu'elles sont, même au point de vue financier, une ressource, qui n'est pas à dédaigner, pour le pays où elles se rendent? Pourquoi n'en profiterions nous pas aussi bien que l'Ouest et le Far West? La pléthore n'est pas la maladie qui afflige le plus, chez nous, le capital; un peu plus d'espèces, affluant dans nos caisses et se répandant dans nos campagnes, ne nuirait pas à la Louisiane.

L'émigration nous est indispensable, et l'institution d'un Castle Garden à la Nlle-Orléans est un moyen presqu'infaillible de l'obtenir. Il nous faut l'un et l'autre; nous les aurons tous les deux. L'idée est si juste, d'une utilité si pratique, que l'Ouest, qui est presque aussi intéressé que nous à son application, s'est déjà mis à l'œuvre. Un syndicat s'y est formé pour établir, entre St-Louis et l'Europe, une nouvelle ligne de steamers ayant pour but principal de prendre en Europe des émigrants qui débarqueraient à la Nouvelle Orléans ou remonteraient le fleuve, à volonté. Une pareille entreprise doublerait l'activité de notre commerce de grains. Les navires ayant, dès lors, un chargement assuré, du Havre, de Brême, de Liverpool à la Nouvelle-Orléans, prendraient, bien plus volontiers qu'actuellement, la voie du Mississippi. Qui donc a plus à gagner que nous à l'exécution de ce projet? Que ne nous empressons nous donc d'y prendre part?

2d et 3me district.—Les nombreux habitants du 3me et du Second District ne doivent pas oublier que le char de la rue Royale passe à quelques pas de l'Etoile Rouge, se rendant au dépôt de Jackson, et que les chars Claiborne passent devant l'établissement, les chars de la ligne d'Orléans stationnent en face de l'établissement, à la statue Clay.

BALTIMORE, MD.—Le Rév. W. H. Chapman dit: Je considère "Brown's Iron Bitters" comme un tonique excellent quand la santé générale est altérée."

On vient d'exécuter, dans le petit village d'Elizabethtown, comté d'Essex, New-York, pour meurtre de sa femme, un nommé Henri de Bosny (c'est du moins le nom qu'il s'est toujours donné) dont la carrière a été véritablement remarquable. Il était né au Portugal, était venu très jeune en France où il avait été élevé. Il parlait admirablement le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le grec, le portugais et se tirait d'affaire dans plusieurs autres langues. Il aimait les aventures. Il fit, avec Lecléarc, en 1848, une expédition au pôle Nord et passa deux années au milieu des glaces. Il prit du service dans l'armée française, dans la guerre de Crimée. Il y était encore, en 1859, lors de la guerre avec l'Autriche et fit, depuis, une expédition en Chine. En 1861, il était au Mexique, avec l'armée française; après l'évacuation, il y retournait en qualité de capitaine de guerrillas. En 1863, il servait dans un régiment de la Pennsylvanie; il était blessé à la bataille de Gettysburg. Ayant reçu son congé pour cause de blessure, il retournait en France où il se mariait. Deux mois après, il repartait de nouveau pour le pôle nord, expédition qui dura trois ans.

En 1869, on le retrouve à New-York où il se fait professeur de langues, puis, dans le territoire indien, en qualité de correspondant de la Presse. A la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne, il repart pour France, entre dans l'armée. Lors de la signature de la paix, il était devenu colonel. Revenu à New-York, il entre dans le journalisme et n'y réussit pas; il reprend alors le métier de professeur de langues, puis se fait peintre en bâtiments. Il tombe peu à peu à l'état de vagabond, errant de village en village, de ferme en ferme. Enfin il arrive dans le comté d'Essex, où il se marie et tue bientôt sa femme.

Plus de 2,000 personnes assistaient à son exécution. Il n'avait voulu communiquer, pendant tout son procès, qu'avec le général de France. Il était devenu fou furieux après sa condamnation. La femme qu'il avait épousée était beaucoup plus âgée que lui et possédait une certaine fortune.

L'éminent Dr J. J. Caldwell, de Baltimore, Md., dit: "J'ai beaucoup employé Caldwell's Liquid Beef Tonic dans les cas de débilité, de fièvre et d'affections nerveuses, et j'ai pu constater que c'était un des toniques nourrissants les plus sûrs et les plus efficaces qu'on puisse trouver dans les pharmacies. (Il en prend pas d'autre chez les pharmaciens.)

Paris, 30 avril—Un beau portrait de M. Morton, le ministre américain, par Bonnat, est maintenant en Salon, qui compte une centaine d'exposants américains.

Grand Concert Vocal et Instrumental.

Ce soir fête de soir au Conservatoire de Musique. Ne doit il pas citer Mme Marguerite Samuel au premier rang de ceux qui ont eu l'idée de fonder cette institution et qui travaillent à son développement. Quand le nom d'une artiste de cette distinction s'attache à un pareil établissement, vous pouvez, vous devez en conclure tout d'abord que cet établissement a des tendances sérieuses, qu'il vise à un but artistique. Ce nom de Mme Samuel en a dû nécessairement attirer nombre d'autres, et effectivement remarquez le personnel du Conservatoire, vous verrez qu'on y rencontre artistes et amateurs depuis longtemps classés ici très honorablement.

Nous l'avons dit souvent, la Nouvelle-Orléans, centre où les tempéraments artistiques ne sont pas rares pourtant, la Nouvelle Orléans manque de sociétés philarmoniques. En dehors des sujets qu'y groupent d'année en année des exploitations théâtrales, on ne trouverait point, par exemple, de quoi fournir une masse chorale respectable à un directeur d'opéra. Pas une école où l'on appelle les voix, où on les travaille, où on les discipline. Cela est étrange, mais cela est ainsi.

Nous devons donc encourager de tout notre pouvoir chaque tentative tendant à combler cette lagune, et à former ici des chanteurs, des instrumentistes qui, à un moment donné, seraient une précieuse ressource pour un impresario, et qui, en tout temps, nous vaudraient de belles fêtes musicales, et le progrès de cet art délicieux qui, on l'a déjà dit, commence où la poésie finit.

Mais notre but n'est point de traiter aujourd'hui cette question et déjà notre plume nous a entraîné trop loin. En la prenant nous avions pour intention — et nous y revenons — d'écrire, de rappeler qu'un Concert vocal et instrumental sera donné, ce soir, à 8 heures au bénéfice de Mmes Marguerite Samuel et Pauline Blanche, bénéficiaires intéressantes pour nous à tous les titres: comme louisianaises, comme artistes, comme femmes.

Tous ceux qui les connaissent, iront les applaudir pour leur talent d'abord, et puis aussi pour l'aide qu'elles prêtent à ce Conservatoire dont, la prospérité nous importe tant.

En se portant ainsi au rendez-vous donné par les deux bénéficiaires, on donnera un nouveau témoignage d'estime à deux professeurs dont les preuves sont nombreuses et qui chaque année s'affirment par des élèves distinguées.

Et puis on profitera de l'occasion certaine d'une soirée aimable où un brillant programme sera brillamment exécuté par des artistes et des amateurs—instrumentistes et chanteurs.

Le Concert aura lieu au local même du Conservatoire de Musique, coin des rues Royale et Hôpital.

P. S.—Nous recevons à l'instant le programme de cette soirée, le voici: *Nocturne* [Chopin, *La Sirène*, valse [Thomé], *La Traite* Schubert [St-Heller]—Barcarolle d'*Obéron* [Stamaty], *The Fisherie* [Lechitzkki] et une *Saltarelle* [G. Satter] exécutés par Mme SAMUEL;

Air des *Bijoux* de FAUST [Gounod], *La Mère et l'Enfant* [Donizetti] chantés par Mme BLANCHE;

Alleluia d'amour [Faure], chanté par Mme D'AQUIN;

Air de *Joseph* [Méhul], chanté par M. Chas. Van Bentuysen.

Nous avions raison de dire plus haut, n'est ce pas? que le programme serait digne de l'occasion.

Ce que nous disons plus haut, d'ailleurs, ne prouve-t-il pas que le caractère des émigrations a complètement changé, qu'elles arrivent presque toutes, maintenant, porteuses de sommes respectables; qu'elles sont, même au point de vue financier, une ressource, qui n'est pas à dédaigner, pour le pays où elles se rendent? Pourquoi n'en profiterions nous pas aussi bien que l'Ouest et le Far West? La pléthore n'est pas la maladie qui afflige le plus, chez nous, le capital; un peu plus d'espèces, affluant dans nos caisses et se répandant dans nos campagnes, ne nuirait pas à la Louisiane.

L'émigration nous est indispensable, et l'institution d'un Castle Garden à la Nlle-Orléans est un moyen presqu'infaillible de l'obtenir. Il nous faut l'un et l'autre; nous les aurons tous les deux. L'idée est si juste, d'une utilité si pratique, que l'Ouest, qui est presque aussi intéressé que nous à son application, s'est déjà mis à l'œuvre. Un syndicat s'y est formé pour établir, entre St-Louis et l'Europe, une nouvelle ligne de steamers ayant pour but principal de prendre en Europe des émigrants qui débarqueraient à la Nouvelle Orléans ou remonteraient le fleuve, à volonté. Une pareille entreprise doublerait l'activité de notre commerce de grains. Les navires ayant, dès lors, un chargement assuré, du Havre, de Brême, de Liverpool à la Nouvelle-Orléans, prendraient, bien plus volontiers qu'actuellement, la voie du Mississippi. Qui donc a plus à gagner que nous à l'exécution de ce projet? Que ne nous empressons nous donc d'y prendre part?

Distribution. Aujourd'hui, samedi, les enfants auront fête à l'Etoile Rouge, on y distribuera quantité de petits cadeaux.

Un public nombreux et choisi emplissait, le 17 avril, la salle de la Sorbonne, où M. Ferdinand de Lesseps a donné, sous la présidence de l'amiral Thomassin, une très intéressante conférence sur son récent voyage en Afrique centrale.

On sait le but poursuivi par M. de Lesseps en se rendant à Gabès. C'est près de ce point que doit se faire le canal conduisant à la mer intérieure dans le Sahara. Ce canal commençant dans le lit du fleuve de la baie de Gabès aura 160 kilomètres. Il conduira l'eau dans deux grands bassins mis en communication, dont l'un a quatre fois la grandeur du lac de Genève, l'autre quatorze fois. De Gabès, M. de Lesseps s'est dirigé sur Biskra; partout, il a déclaré avoir reçu des populations du désert, l'accueil le plus cordial.

Le très curieux récit de M. de Lesseps a profondément intéressé l'auditoire d'élite qui assistait à cette conférence.

TOCCOA CITY, GA.—Le Dr J. P. Newman dit: "Brown's Iron Bitters" sont très populaires et ils donnent toujours un résultat satisfaisant.

Berlin, 30 avril—Le *Post* tourne en ridicule l'idée d'assurer la paix en forçant la France à désarmer. Elle dit qu'on devrait demander à la France d'entrer dans la triple alliance, de renoncer à tout agrandissement par le continent et de se consacrer aux entreprises coloniales.

Le Journal des Débats:

Les questions de politique extérieure quand elles n'ont pas pour conséquence un sacrifice immédiat de sang ou d'argent, quand elles restent dans le domaine des négociations à long terme et des projets d'avenir, ces questions là ne sont pas de celles qu'il peut facilement comprendre.

Voilà pourquoi nous voudrions que ceux qui ont l'honneur de représenter le peuple commencent à faire son éducation et ne vinssent pas lui répéter au jour le jour qu'il n'a aucun intérêt au delà de l'hombre que projette son clocher, qu'il n'a rien à gagner et qu'il peut tout perdre s'il regarde au delà des limites de son arrondissement. Nous voudrions surtout que ces mots la république les républicains fussent unanimes à voter les lois qui intéressent l'avenir même de la république, son prestige et sa bonne renommée. La première présidence du Conseil de M. Jules Ferry a été signalée par l'expédition de Tunisie; la seconde sera peut-être marquée par le vote de quelques lois prudentes et libérales: nous les accueillerons avec reconnaissance, mais nous applaudirions bien plus à tout ce qui serait fait pour maintenir notre influence là où elle est solidement assise, pour la rétablir partout où elle a été ébranlée. Cette politique-là n'est-elle pas encore celle de toutes qui nous diviseraît le moins et qui nous grandirait le plus?

Rome, 30 avril—Le *Diritto* dit que le prince héritier Frédéric-Guillaume irra prochainement à Rome dans le plus strict incognito.

Si vous souffrez de la dyspepsie, de l'indigestion, de la malaria ou de faiblesse, vous pouvez être guéri par l'emploi de "Brown's Iron Bitters."

Extrait du compte-rendu de la réunion du 16 avril de l'Académie des Sciences de Paris:

M. Dumas présente, au nom de M. Caillotet, deux plaques de tôle spontanément soudées. Il rappelle des faits analogues; par exemple, le cas d'un fil de platine qui, coupé au chalumeau au niveau de la section, se soude complètement. Si le doigt ou l'haleine seuls ont passé sur la section, la soudure n'a pas lieu. Au contraire, la soudure est relativement facile, même à de faibles températures, quand les surfaces du métal ou des métaux en rapport sont parfaitement pures. Un autre exemple est le cas de feuilles d'argent appliquées sur des cerceaux de laiton dans un atelier d'argenture électrique. M. Debray y ajoute un nouveau fait, relatif au placage de l'aluminium avec de l'or qui s'y incruste véritablement quand le plaqué est exposé à une certaine pression, même à température inférieure.

M. Dumas fait connaître une expérience curieuse de M. Wroblowski, lequel s'inspirant des travaux de MM. Raoul Pictet et Cailletet, et surtout de ce dernier dans le laboratoire duquel il a travaillé, vient, au moyen d'instruments de son invention, qui sont un perfectionnement de ceux de M. Cailletet, d'obtenir l'oxigène liquide sous un volume appréciable. C'est l'éthylène liquide qui a servi à obtenir l'abaissement de la température, et ce réfrigérant avait été indiqué ainsi par M. Cailletet.

M. de Lesseps rend compte de son voyage à Tuna. Pour lui, le percement de l'isthme au seuil de Tuscar n'a rien que de très pratique, et il n'a pas changé d'opinion sur les résultats de ce percement au point de vue économique, politique et commercial.

M. Cosson, de son côté, maintient ses objections contre le percement.

M. Richet, candidat à l'Académie, lit une note sur l'emploi des injections iodées dans le traitement de la pustule maligne. Dans le cas rapporté par M. Richet, le succès ne fait aucun doute. C'est un mode de traitement très facilement applicable et de beaucoup préférable aux caustiques. La formule employée par M. Richet est: au tiers de teinture d'iode iodurée pour deux tiers d'eau tiède. Suivant l'auteur, l'iode agit directement sur les hématéries charbonneuses. Si elles ont déjà pénétré dans la circulation, tout traitement local est insuffisant. Mais, malgré leur virulence extrême, on peut encore enrayer le mal en injectant l'iode quelque temps après l'apparition de la pustule.

Nous lisons, dans *La République Française*:

On commente, de toute part, les documents relatifs au rendement des impôts pendant le premier trimestre de cette année, insérés au *Journal officiel*. En ce qui concerne les impôts et revenus indirects, un premier tableau qui n'a aucun rapport avec la situation économique du pays, celui qui donne les évaluations budgétaires, constate un déficit; l'autre, qui met en regard les recettes effectives réelles de 1882 et de 1883, constate un excédent. Il faut toutefois se rendre compte sérieusement de la situation: les excédents réels de 1881 étaient de 45 millions, ceux de l'année suivante de 9, ceux de cette année de 8.

Si l'on met dans une catégorie à part les vins, le timbre, l'enregistrement, on ne rencontre plus que les indices d'activité et des recettes plus considérables que celle de toutes les années précédentes. Jamais la douane n'a rapporté autant, et qu'on se conçoit, puisqu'en trois mois l'entrée des matières premières en France et leur renvoi à l'étranger sous la forme d'objets fabriqués représentent un mouvement d'affaires de 1 milliard. Il existe, il est vrai, une légère dépréciation—un peu moins du dixième—dans la perception des taxes sur le prix du transport des marchandises et des voyageurs; mais à aucune époque les perceptions obtenues des postes et des télégraphes n'ont été aussi élevées. La même affirmation peut être faite en ce qui concerne l'impôt de 3 0/0 sur le revenu des valeurs mobilières.

L'impôt sur les vins n'a cessé de décroître par suite des mauvaises années: c'est là la cause réelle de l'affaiblissement du mouvement ascendant des revenus indirects. Il serait difficile aux mauvaises de rendre la République responsable des gelées, de la coulure, de l'absence de soleil. Les bonnes années succèdent toujours aux mauvaises, quelques mois d'un soleil ardent mettront en terre un ralentissement des plus valses. Mais il est une dépréciation dont les causes sont plus complexes. Le timbre et l'enregistrement sont tombés de 179 millions à 172; c'est une diminution d'environ un vingt-cinquième, mais qui indique une moindre quantité de transactions. On ne peut voir la cause dans le ralentissement de l'industrie du bâtiment qui donne lieu à des ventes nombreuses de terrains et d'immeubles bâtis.

Nous avons dit que le tableau des évaluations budgétaires qu'on vient de publier n'avait aucun rapport avec la situation économique; on pourrait même dire que les 5 millions de diminution qu'il constate ne prouvent absolument rien.

On sait que la récolte des vins diminue parfois de 50 p. 100 quand les saisons lui sont défavorables. Cette année, pour un seul trimestre, on n'a pu obtenir que 34 millions de recette après la brumeuse année 1882. Une saison clémente suffira pour rétablir les plus-values anciennes, mais ces tableaux, dès lors, semblent encore à tort bien du bruit dans la presse antirépublicaine.

La Liberté:

Nous avons reproduit un article du *Times* qui caractérise la situation de la France en Europe et définit les causes qui ont conduit à l'isoler dans le mouvement de la politique internationale, en face d'une ligue dont l'Allemagne est l'âme, et dont l'Autriche, l'Italie, peut-être la Turquie et la Sublime et bientôt l'Espagne sont les éléments formidables.

Cet article, que nous a nous-même vivement ému, est certainement de nature à produire une grande impression chez nous et à l'étranger. Ce qui lui donne une importance exceptionnelle, c'est qu'il ne semble animé d'aucun sentiment de malveillance, et qu'il respire au contraire une sorte de sympathie mélancolique pour notre pays. On voit que l'auteur regrette sincèrement la situation que les événements et nos fautes nous ont faite. Il nous affirme que le peuple anglais n'a pas coutume d'oublier de vieilles amitiés et que jamais il ne s'est réjoui de nos malheurs. Admettons-le, bien qu'on puisse répondre que, si nos chers voisins se sont affligés de nos désastres, ils n'ont rien fait pour nous en préserver et nous venir en aide.

Il y aurait sans doute plus d'une réponse à faire aux vertes critiques du *Times*. Nous pourrions dire à l'Angleterre que, si nos fautes sont pour beaucoup dans notre isolement, son attitude envers nous y a contribué pour une grande part.

Elle pouvait se rapprocher de nous, lorsque tout le monde s'en écartait, et puisque, suivant le mot du *Times*, le peuple anglais n'oublie pas ses vieilles amitiés, c'était le cas de s'en souvenir. Au lieu de cela, elle nous a non seulement abandonnés, mais encore elle nous a combattus.

Comme nous le faisions remarquer avant-hier; si nous trouvons parfaitement le continent l'Allemagne organisant contre nous des coalitions pour nous barrer le passage et nous parquer, nous trouvons sur toutes les mêmes l'Angleterre cherchant à nous entraver dans notre œuvre coloniale, et le *Times* ne cache pas son hostilité contre toute extension de notre puissance maritime et commerciale dans les contrées transocéaniques. L'Angleterre ne devrait elle pas comprendre, au contraire que notre action commune et combinée serait à la fois pour elle et pour nous la source d'avantages inappréciables, et que nous devrions rester unis anglais et français sur mer, dans un grand intérêt de progrès, de civilisation et de liberté?

Mais cette attitude, impolitique de sa part, n'enlève rien à la vérité des reproches que nous font ses organes les plus autorisés sur les fautes et les erreurs de notre politique intérieure. Sur ce point, ils ont—hélas! trop raison, et quel que soit leur mobile, l'avertissement qu'ils nous donnent doit nous engager à descendre en nous-mêmes, pour bien apprécier par où nous péchons et tout faire pour nous corriger.

Extrait du compte-rendu de la réunion du 16 avril de l'Académie des Sciences de Paris:

M. Dumas présente, au nom de M. Caillotet, deux plaques de tôle spontanément soudées. Il rappelle des faits analogues; par exemple, le cas d'un fil de platine qui, coupé au chalumeau au niveau de la section, se soude complètement. Si le doigt ou l'haleine seuls ont passé sur la section, la soudure n'a pas lieu. Au contraire, la soudure est relativement facile, même à de faibles températures, quand les surfaces du métal ou des métaux en rapport sont parfaitement pures. Un autre exemple est le cas de feuilles d'argent appliquées sur des cerceaux de laiton dans un atelier d'argenture électrique. M. Debray y ajoute un nouveau fait, relatif au placage de l'aluminium avec de l'or qui s'y incruste véritablement quand le plaqué est exposé à une certaine pression, même à température inférieure.

M. Dumas fait connaître une expérience curieuse de M. Wroblowski, lequel s'inspirant des travaux de MM. Raoul Pictet et Cailletet, et surtout de ce dernier dans le laboratoire duquel il a travaillé, vient, au moyen d'instruments de son invention, qui sont un perfectionnement de ceux de M. Cailletet, d'obtenir l'oxigène liquide sous un volume appréciable. C'est l'éthylène liquide qui a servi à obtenir l'abaissement de la température, et ce réfrigérant avait été indiqué ainsi par M. Cailletet.

La perspective n'est pas merveilleuse pour les récoltes de l'Ouest, et même d'une partie du Sud, cette année. L'Illinois, l'Indiana, l'Ohio perdront au moins 75,000,000 de boisseaux; le Kentucky et le Missouri, 20,000,000, la Pennsylvanie, la Virginie, le Tennessee, le Kentucky, l'Arkansas de 10 à 12,000,000 et le Michigan de 5 à $8,000,000.

La Californie perdra probablement de 5 à 6,000,000; selon les récoltantsanes, ce déficit peut s'élever à 15,000,000. C'est donc une diminution générale d'environ 120,000,000 de boisseaux.

La récolte est d'un grand mois en retard; le blé, par conséquent, a à redouter, au mois de plus, les insectes, et la rouille.

Si, après, le 15 mai, nous avons une quinzaine de jours de chaleur et sans pluie, le blé de l'Illinois central ne vaudra pas la peine qu'on le coupe.

Si nous avons un temps aussi favorable que d'ordinaire, cette région pourra encore donner une trentaine de millions de boisseaux.

Envisageons maintenant la situation. Admettons que les Etats-Unis fassent 400,000,000 de boisseaux; il leur en faut 335,000,000 pour leur nourriture et leur semence; reste donc 65,000,000 pour l'exportation. Mais il ne nous restera plus rien en grenier. Que, de son côté, l'Europe, qui produit, par an, 1,700,000,000 boisseaux de blé et de seigle, ait une perte de 30 pour cent, il se trouve un déficit de 510,000,000 qu'il sera difficile de combler.

Il faut donc s'attendre à une hausse dans les grains, et peut-être à des spéculations regrettables.

Les statistiques du commerce étranger du port de New-York sont plus favorables, cette année, qu'en 1882. Les exportations des produits du pays, non compris les espèces, pour la semaine dernière, ont été de $56,186,973, contre $9,006,121, l'an dernier. Les exportations générales, de $9,567,610, contre $10,198,934, l'an dernier. Les exportations d'espèces, de 254,780 contre 2,850,000, l'an dernier; les importations de $20,688 seulement contre $515,124, l'an dernier.

Le total des exportations, non compris les espèces, depuis le 1er janvier, a été de $112,282,890, contre $100,190,491, l'an dernier; les importations générales, de $155,235,827 contre $170,785,083, l'an dernier; les exportations d'espèces, de $5,474,937 contre $14,609,353, l'an dernier; les importations de $6,419,393, contre $1,467,079.

PURETÉ ET FORCE.

Shakespeare a dit: "Il est mieux de supporter les afflictions qui nous semblent que de courir à des maux dont la nature ne nous est pas connue." Mais lorsque nous souffrons cet horrible tortures par le rhumatisme, la névralgie ou la goutte, il est temps encore à courir à d'autres maladies. Dans ce cas, il n'est pas forcé d'endurer de grandes souffrances, car il peut les agraver en faisant usage de Hobeytiba, qui réunit puretés et forces—deux éléments sans lesquels il n'est pas de guérison.

Berlin, 30 avril—La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit qu'en présence des demandes de plus en plus grandes du Vatican, M. de Schlœzer, représentant de l'Allemagne au Vatican, se trouvera dans une situation encore plus fâcheuse qu'il y a huit jours.

Port-Said, 30 avril—On dit que par suite des troubles qui ont eu lieu, les résidents européens ont été sauvés d'un massacre général par le débarquement des marins anglais.

Horsford's Acid Phosphate.

Mêfiez-vous des contrefaçons.

Les contrefaçons sont fréquemment. Assurez-vous bien que le mot "Horsford's" est sur l'enveloppe. Tout ce qui ne porte pas ce nom est contrefaçon.

Décédé hier, à 5 heures de l'après midi, à l'âge de 28 ans, ALFRED N. BLANCHARD. Ses amis et connaissances ainsi que les familles Blanchard, Comte et Déduit, sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui samedi, à 4 1/2 heures de l'après-midi. Le corps est exposé No 79 rue Dumaine.

B. TREMOULET,

Rue Bourbon, No 7, vis à vis la Poste, Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre. Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc. Pontes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester. Champagnes de toutes marques en rouen. Vieux Waichen, Cognac, Rhum, Genièvre, etc. Vins de Californie de toutes sortes. Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc. AUX PLUS BAS PRIX.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Service des Pompes Funèbres.

Des soumissions cachetées pour l'entreprise des pompes funèbres de la Société seront reçues à l'Aile de la Société, jusqu'au MARDI, 15 du courant, inclusivement. Ouvrir le cahier des charges qui est exposé à l'Aile.

Le Comité se réserve le droit d'admettre ou de rejeter les soumissions.

Par ordre du président.

ANT CARRIÈRE, L. SIMON, secrétaire. 5 mai—3t

Quartier-Général des Gardes Nationales de l'Etat de la Louisiane, Premier District Militaire.—Nouvel-Orléans, 4 mai 1883.

ORDRES-GÉNÉRAL No. 3.

I. Son Excellence le Gouverneur de l'Etat et le commandant en chef de la milice, ayant approuvé l'application du Major-Général commandant le Premier District Militaire à cet effet, les troupes de ce District sont par le présent requis de camper pendant une période de cinq (5) jours.

II. Conformément aux ordres-généraux No. 4 A. G. O.